

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

LE RÉVEIL

POLITIQUE — THEATRE — LITTÉRATURE — BEAUX-ARTS

VOL. XI.

MONTREAL, 3 FEVRIER 1900.

No 248

SOMMAIRE

Supplique des Libéraux, *Vieux Rouge* —
 Le Shavage, *Lex* — La réforme municipale,
Electeur — Fin de Siècle, *Francis Chevassus*, —
 L'ajourné, *Séverine*, — Chronique, *Rigolo* —
 Poupée Japonaise, *Edouard Diaz*, — Le
 Père Lustucru, *Jean Richepin*, — La
 VIE DROLE : Le Mauvais Diction,
Alphonse Allais — Pour vous, mes-
 dames.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne
 sont pas les conditions ordinaires des autres
 journaux. Nous livrons le journal à domicile
 {franco,} à raison de 25 cts par mois, payable au
 commencement de chaque mois. Tout ce que
 nous demandons au public est de voir le
 journal.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux
 d'impression à faire voudront bien s'adres-
 ser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560
 rue Notre-Dame.

Le RÉVEIL est imprimé et publié par A.
 Filiatreault, au No 157 rue Sanguinet, à
 Montréal.

Supplique des Libéraux

A l'hon. M. Laurier,
 Premier-Ministre à Ottawa.
 Monsieur le Ministre,

J'ai l'honneur de porter à votre con-
 naissance un document qui m'a été adres-
 sé par un certain nombre d'électeurs sé-
 rieux, qui voient le danger, et veulent
 vous empêcher de ruiner pour les vingt-
 cinq années à venir les perspectives si
 brillantes du parti à votre avènement au
 pouvoir.

Je sais bien que ma voix n'est pas assez
 puissante pour pouvoir s'élever jusqu'aux
 sphères éthérées où votre grande âme pla-
 ne au-dessus des misères humaines et poli-
 tiques.

Je sais aussi que les têtes dirigeantes du
 vieux, du vrai parti libéral ont été écar-
 tées de vos conseils pour faire place à des
 intrigants dont le seul souci, en faisant de
 la politique, a été de s'enrichir, avec leurs
 parents et amis.

Je sais encore que toutes les jupes libé-

rales se sont donné rendez-vous à Ottawa, et sont allées pleurer dans le gilet galonné que notre gracieuse Souveraine vous a ac-troyé — au cours de la tournée triomphale que vous avez faite en Angleterre, lorsqu'on vous'a créé SIR gros comme le bras — toutes les fois qu'il y avait une place à décrocher pour en protégé ; le plus souvent quelqu'un avait bien le droit de s'en plaindre, mais aujourd'hui on n'y regarde pas de si près.

Je n'ignore pas non plus que l'on dit aujourd'hui dans certains cercles que vous ne vous occupez guère de l'avenir du parti. Il y a même des mauvaises langues qui prétendent que vous vous êtes enrichi durant les quelques années que vous avez passées à Ottawa en qualité de chef. Je ne le crois pas, mais on le dit.

Toutes ces choses me permettent de vous communiquer le document que j'ai reçu et qui se lit comme suit :

Montréal, 2 Février 1900.

Mon cher *Vieux-Rouge*,

Après mûre réflexion, nous avons pensé que M. Ernest Pacaud, du *Soleil*, et encore moins M. Tarte de la *Patrie*, donneraient accès dans leurs colonnes à la résolution que nous avons prise, et nous vous l'envoyons en vous demandant de vouloir bien l'insérer dans le *RÉVEIL*.

Le parti libéral va être forcé de faire des élections avant un an au plus tard. Nous avons depuis longtemps jeté le cri d'alarme et averti les chefs du danger qu'il y avait à couvrir certaines personnalités de la responsabilité ministérielle du nom de M. Laurier.

Notre voix n'a pas été écoutée, bien au contraire. La décapitation des chefs a été décrétée, et l'hon. M. Langelier a été nommé juge, M. Beausoleil a été casé au bureau de poste, l'influence de M. H. B. Rainville a été diminuée, et si l'on n'a pas encore tombé Préfontaine, c'est qu'on n'a pas trouvé le joint. D'ailleurs, il est trop fort.

Il s'agit donc aujourd'hui de dire la chose tout crûment.

Nous demandons donc à l'hon. M. Laurier de prendre bien délicatement son ministre des Travaux Publics par le chignon du cou et de le flanquer à la porte de son ministère, s'il ne veut pas que l'électorat le mette dehors lui-même.

PLUSIEURS LIBÉRAUX.

Je n'ai pas de conseil à donner à M. Laurier, et cependant je crois avoir le droit d'exprimer mon opinion en matière politique. Le premier-ministre, d'un autre côté, ne s'occupe guère de ce que je puis penser.

Tout cela m'est parfaitement égal et je dis tout de même ce que je pense.

Je suis un libéral ardent, convaincu, je l'ai toujours été, par atavisme, par éducation et par goût. Je reste libéral quand même et tout ce que je demande, c'est qu'on me démontre que M. Laurier appartient à mon parti. Ceci ne m'a pas encore été prouvé.

Toutefois, je déclare ici, qu'aux prochaines élections, si le premier-ministre est accompagné de Tarte, j'aurai le plaisir de déposer deux votes contre lui, pour un candidat quelconque, et je crois qu'il y a un assez grand nombre de libéraux qui vont faire la même chose pour renverser eux-mêmes l'édifice qu'ils ont construit dans les cinquante dernières années.

Si M. Laurier ne me croit pas, il n'a qu'à descendre de son piédestal et s'informer.

VIEUX-ROUGE.

Faites abonner vos amis au *RÉVEIL*.

PENSÉE EFFRAYANTE

Que de cas mortels de consommation se sont procuits qui auraient pu être évités avec le
BAUME RHUMAL.

LE SHAVAGE

Le discours du trône prononcé à Ottawa a remis sur le tapis le Bill de l'Usure qui fit l'année dernière la gloire momentanée du sénateur Dandurand et échoua aux portes de la Chambre des Communes pour des raisons vagues et dont la seule énoncée fut l'opinion des avocats députés qui ne désirent rien voir changer à l'état de choses dont ils font le plus clair de leurs bénéfices. Ce n'est pas avec les honnêtes gens, avec le plaideur convaincu ; ce n'est pas en défendant la veuve et l'orphelin que messieurs les *robins* font bouillir leur marmite, c'est avec la canaille, la bonne canaille qui shave, qui poursuit, qui saisit, qui traque le pauvre monde, le travailleur.

Oh ! la voilà, la clientèle chérie !

Il y a dans le barreau certaines personnalités, bien connues d'ailleurs, qui, sitôt qu'elles peuvent se mettre dans la manche de quelqu'agent d'affaires véreux, de quelqu'acheteur de créances, fricotier ou boursicotier, font fortune et leurs confrères les regardent d'un œil d'envie.

Il nous semble que c'est un peu le devoir du Conseil de protéger les avocats honnêtes, qui, heureusement, sont encore le plus grand nombre.

Nous disions lorsque le Bill de l'Usure fut présenté la première fois qu'il y aurait un bien autre secours à apporter à la situation des pauvres gens dont on prétend si humainement arborer la protection.

Protégez les malheureux contre ces avocats et ils sauront bien se protéger contre les usuriers. Voilà la vérité que connaissent tous ceux qui ont un peu vécu.

Le taux usuraire n'est rien auprès de l'amas de frais judiciaires que peut accumuler sur la tête d'un pauvre diable un

avocat qui a derrière lui un agent commanditaire prêt à avancer les déboursés et à partager les honoraires avec l'avocat.

Ce n'est pas l'intérêt qui étrangle, ce sont les frais de justice accumulés à plaisir et avec bénéfice pour mettre le pauvre débiteur dans l'obligation de vendre sa dernière chemise ou de se faire sauter le caisson.

L'avocat n'a pas de cesse qu'il n'ait traqué le défendeur dans cette dernière alternative et comme il y a peu de gens qui se décident à la dernière des alternatives que nous signalons, il y a encore de beaux jours pour messieurs de la basoche qui déjeunent des restes du malheureux tandis qu'il ne reste à celui-ci qu'à se serrer les dents pour se reconforter.

On parle d'usure ; mais les exactions de ces avocats sont cent fois pires. Cependant, ces messieurs se pavanent, portent haut la tête, sont même quelquefois députés ou sénateurs sous le fallacieux prétexte de représenter le peuple comme ils sont l'égide de la veuve et de l'orphelin.

Quelle ignoble comédie !

Allez donc demander à ces législateurs de venir en aide au travailleur ou à l'ouvrier et vous verrez.

Si ce que vous leur proposez semble toucher, seraient-ce même de très loin à leur petit trafic, il n'y a plus personne.

En voulez-vous l'exemple.

Il y a deux mois, avant l'ouverture de la session de Québec nous avons été chargé de tâcher de trouver un député pour présenter une loi destinée à apporter certain soulagement à la position des ouvriers ou employés dont le salaire est saisi.

On sait que si un malheureux employé voit son salaire saisi, immédiatement tous ses créanciers, poussés par les avocats qui

chaque matin explorent le *Record* comme le requin examine les parages où il cherche sa proie, ses créanciers s'empresse de prendre jugement et saisie, histoire de s'amuser et de monter des mémoires de frais.

En quinze jours le malheureux est débordé et comme un cinquième seulement de son salaire est saisissable, cela lui prend un an au moins pour payer les frais d'avocat avant de libérer le premier centin de ses dettes.

Nous désirions faire passer ceci : Du moment qu'un employé a vu son salaire saisi par un créancier, il pourra immédiatement faire cession volontaire de la fraction saisissable de son salaire et convoquer ses créanciers pour que ceux-ci puissent s'inscrire et venir à leur tour ou pour leur part comme dans une faillite.

C'était bien simple pourtant et ça ne pouvait faire tort à personne sauf aux avocats qui se voyaient ainsi privés de la joyeuse perspective d'entasser les jugements et les saisies et de palper les bons dollars qui s'en échappent.

Eh bien, comme le projet avait été conçu par des ouvriers peu au courant des formules légales et de la procédure à indiquer pour amener leur plan à maturité et lui donner une forme qui échappe à la trituration du comité de législation de la législature de Québec, ils se sont adressés à plusieurs avocats députés pour que ceux-ci s'emparent du Bill et le proposent.

Pas un n'a voulu s'en charger.

Si nous faisons cela, disaient-ils, nous nous ferions lapider par nos confrères.

Voilà la situation.

Protégez-nous des avocats.

Nous nous protégerons bien des *shavers*.

LEX.

La Reforme Municipale

Les élections municipales ont donné lieu à des surprises auxquelles on ne s'attendait guère. Tous les anciens échevins qui se présentaient ont été défaits à l'exception de l'échevin Ouimet.

Ce n'est pas cependant la plus grande surprise de l'élection.

On a demandé un décompte dans le quartier St-Louis, et le juge a déclaré qu'il y avait lieu d'emprisonner l'un des sous-officiers-rapporteurs pour cause. Si c'est l'opinion du juge, nous ne voyons pas pourquoi son avis ne serait pas suivi. Il y a un principe en jeu, et ce principe est l'un des plus importants et doit être sauvegardé : la liberté du vote, et le secret qui doit l'accompagner.

Dans ces colonnes, nous ne prenons ni fait ni cause pour aucun des candidats, mais nous prétendons que si le scrutin secret n'est pas un vain mot, il doit être à l'abri de tout soupçon et ceux qui ont mission de l'enregistrer doivent être semblables à la femme de César. Si les autorités municipales y mettent de la complaisance, ou si leur pitié l'emporte sur le devoir qu'ils doivent rendre aux contribuables, ces derniers seront encore les victimes.

Pour couper court à toute discussion, il faudrait tout simplement annuler complètement l'élection municipale du quartier St-Louis, et tout recommencer.

Il n'y a pas de doute que ce ne sera pas l'avis du *Star*, mais en bonne et saine justice, c'est ce qui devrait être fait.

Tous ceux qui ont fait des élections savent qu'il arrive fréquemment qu'un bulletin est maculé, ou percé, ou déchiré par un électeur, sans qu'il y ait de sa faute. Or, il ne suffit pas d'observer la lettre de la loi, il y a aussi l'intention, l'esprit, l'essence de cette même loi dont il faut tenir compte. Et si le sous-officier-rapporteur, pour cause d'ignorance, de mauvaise conduite, ou d'incompétence, ne remplit pas strictement son devoir, ce n'est pas une raison valable pour défranchiser un électeur qui remplit tout simplement son devoir en votant au meilleur de sa connaissance.

On dit que cette élection donnera lieu à une contestation devant les tribunaux.

Tant mieux ! surtout si on peut découvrir la cause de tous ces ennuis.

ELECTEUR

FIN DE SIECLE

Le dix-neuvième siècle n'est pas encore tout à fait tombé dans l'éternité. L'empereur d'Allemagne, qui se soucie toujours d'être en avance sur son temps, a bien cru pouvoir mettre la chronologie au pas en inaugurant d'autorité le vingtième. Cependant le dix-neuvième, avant d'être atteint par la limite d'âge, a encore ses douze mois à dépenser, monnaie suffisante pour acquérir quelques tristesses ou quelques sottises à l'histoire contemporaine. Souhaitons à ce reliquat un bon économiste.

En attendant le terrible 9 du siècle nouveau s'insinue doucement dans nos habitudes ; il nous surprend au détour d'un acte officiel, il apparaît triomphalement sur les factures de fournisseurs, et si l'on songe à la peine que nous éprouvons à changer seulement le chiffre des dizaines quand nous passons de 29 à 30 ans et surtout de 39 à 40, ce phénomène de caducité collective, cette obligation commune de sauter le pas du siècle ne sont point une petite affaire. Sans doute, cette transition de 1899 à 1900 comporte sa mélancolie. Des souvenirs vieux d'un an paraissent plus lointains encore s'ils sont séparés par le millésime d'un siècle !...

Toutefois cette importunité n'est point sans compensations : car l'imprudente générosité des littérateurs, en dotant la langue d'un vocable nouveau, assez obscur et indéfini, quoique évocateur de sensations précises, comme le qualificatif de "fin de siècle", avait placé positivement les dernières années du dix-neuvième sous l'influence d'une espèce de fatalité redoutable. Des hommes traitant d'ordinaire les préjugés avec un dédain distrait, aimaient à se décharger sur celle-ci de leurs responsabilités personnelles ; des femmes impuissantes à accorder leur système nerveux avec leurs scrupules se réfugiaient à l'abri de cette prédestination chronologique.

Ce "fin de siècle" inspirait une sorte de respect, de dévotion et de terreur superstitieuse. On s'en paraît comme d'un raffinement, chèrement payé aux dieux d'extrême civilisation. Et bientôt le terme ne se borna plus à étiqueter les pantins et les poupées de la vie parisienne ; il servit, par extension, à désigner des objets de demi-luxe, comme ses héros étaient de demi-humanité. Il y eut ainsi des chaussures "fin de siècle", des pardessus et des boutiques où tous les articles étaient "fin de siècle"...

* * *

Est-ce à dire que le poids du siècle pèse réellement sur les petites femmes perverses qui arrosent les *fleurs du mal* dans les "jardinières" de leur salon de famille, ou que les énergies dépensées par Napoléon ou par Lamartine dans l'action et dans le rêve aient laissé un déficit de force vitale chez nos contemporains se piquant d'être "fin de siècle" ? Quand cette expression apparut pour la première fois, au détour d'un paragraphe, dans la méditation d'un des psychologues les plus pénétrants d'aujourd'hui, elle avait un air mélancolique et exquisement lassé qui charma. L'auteur avait réellement épuisé pour son compte les formes successives de la sensibilité au dix-neuvième siècle. On lui reconnaissait le droit d'être fatigué.

Ce noble désagrément ne semble pas avoir été le cas des propagandistes habituels de cette formule toute faite. La fiction par laquelle une génération pâlit des excès de la précédente est une idéologie purement arbitraire. Il faut prendre garde d'accorder une réalité positive aux divisions factices que, pour la commodité du langage, nous faisons du temps. Si les siècles étaient vraiment des entités vivantes, avec une adolescence, une maturité et une vieillesse, l'histoire nous offrirait un spectacle singulièrement incohérent et vaudevillesque. Ainsi le dix-huitième, qui naquit dans les plaisirs séniles de la Régence pour finir avec les ardeurs de l'optimisme le plus juvénile, évoquerait assez plaisamment cette ancienne revue des Variétés où Baron apparaissait en vieillard au premier acte pour revenir au troisième sous les traits d'un brillant éphèbe.

Mais l'imagination populaire aime les larges classifications. Son besoin d'ordre et de logique est satisfait avec les catégories un peu dures, mais bien définies, où l'on range commodément les événements. Et dans l'éloignement des âges, nous sommes un peu surpris quand nous voyons des grands hommes fortement représentatifs de leur époque, tel Bossuet par exemple, survivre de trois ou quatre au siècle auquel ils sont incorporés. Nous goûtons mieux la réserve de son Marmontel qui, ayant écrit un des livres les plus caractéristiques de son temps, jugea bienséant de mourir le 31 décembre 1799, comme s'il eût trouvé indiscret que l'auteur des *Contes moraux* pût dater seulement une lettre de l'an 1800.

Il est assez curieux d'ailleurs, que le hasard ait communiqué le plus souvent quelque chose d'incertain et d'inquiet aux écrivains qui sont, pour ainsi dire, "à cheval" sur deux siècles. Jean-Baptiste Rousseau et surtout Benjamin Constant illustrent pittoresquement cette remarque. Mais les Hugo, les Balzac, les Lamartine, les Michelet, les Renan, se développent parallèlement avec le dix-neuvième siècle ; Voltaire et Jean-Jacques emplissent le dix-huitième ; Corneille, Racine, La Bruyère meurent avec le dix-septième. On dirait que ces acteurs consciencieux, en évitant de forcer leur cadre naturel par une inutile survie, ont encore le souci de respecter l'harmonieuse mise en scène de notre histoire nationale...

* * *

La question intéressante, aujourd'hui, est de savoir si, après avoir subi douloureusement l'obsession néfaste de cette "fin de siècle", en reportant sur lui nos sottises et nos faiblesses, nous deviendrons enfin, en janvier prochain, "début de siècle". Quelle heureuse et délicate surprise nous apporterait une telle métamorphose ! Mais j'ai bien peur, hélas ! que 1901 ne se contente d'ajouter un an à notre décrépitude, et que ce rêve de départ sur de nouveaux frais, avec un siècle tout battant neuf, ne demeure une imagination chimérique.

Cependant, nous réaliserons toujours un bénéfice certain quand les derniers jours qui soutiennent le dix-neuvième au-dessus de l'abîme

auront été vécus : on n'entendra plus cette locution irritante, dont la fortune fut incompréhensible et prodigieuse. Les bottines, les pardessus et les pantalons "fin de siècle" céderont la place aux pantalons, aux pardessus et aux bottines "vingtième siècle". Et la nouvelle étiquette n'apportera point sans doute une modification appréciable à ces accessoires de toilettes. Mais quelle sera la psychologie des pantins et des poupées qui semblent supporter avec peine le fardeau de quatre-vingt-dix-neuf ans quand ils sentiront la responsabilité d'être égaux aux illusions et à l'innocence d'un siècle nouveau-né ?

FRANCIS CHEVASSUS.

L'AJOURNE

C'était à l'issue de l'admirable "En paix" de Louis Bruyère — cette œuvre saine et forte qui va demeurer au répertoire, non seulement en vertu de ses qualités littéraires, scéniques, mais aussi en raison du formidable problème humain, social, qu'elle soulève — on se trouvait réunis, quelques amis, autour d'une table de café paisible, à souper brièvement.

On parlait d'art, de liberté : et aussi des débats déjà un peu lointains, aux temps d'extrême jeunesse, d'espérance, d'obscurité... et de pauvreté.

Par un hasard assez miraculeux, il se trouvait que la plupart d'entre nous, travailleurs acharnés, avaient presque réalisé leur rêve, atteint leur but. Je dis "presque", car l'expérience apprend à limiter ses ambitions, à modérer ses désirs — et je ne dis pas si les ailes de leurs songes ne leur étaient pas restées aux doigts !

Quelque mélancolie planait. Chacun, à part soi, se revoyait dans le miroir du souvenir... tel qu'autrefois. Et les moins romantiques sentaient frémir en eux la plainte immortelle du poète :

A présent, j'ai vécu, j'ai vu, je sais... Qu'im-
[porte
Si moins d'illusion viennent ouvrir ma porte
Qui gémit en tournant ?
Ah ! que cet âge ardent, qui me semblait si
[sombre,

A côté du bonheur qui m'abrite à son ombre,
Rayonne maintenant !

On évoquait surtout les beaux enthousiasmes, les élans spontanés et ingénus vers l'Idéal, et ses interprètes : toute la fougue dont on sourit plus tard... comme le renard médit des raisins !

Je venais de conter comment, vers mes dix-sept printemps, déjà affranchie légalement de la tutelle paternelle — mais encore si gamine, si neuve, si joliment "emballée" ! — je faisais tous les soirs, à pied, par tous les temps, en toute saison, de onze heures à minuit, puis de minuit à une heure, l'immense trajet qui sépare le boulevard de la Chapelle du théâtre de l'Odéon, aller et retour... pour voir sortir Sarah Bernhardt !

C'était le moment où elle jouait "Ruy Blas". Elle commençait l'été de son triomphe. Quand la jeune tragédienne passait, emmitoufflée, franchissait les quelques pas qui la séparaient de sa voiture, j'étais de ses fidèles qui se penchaient avidement pour entrevoir la rapide vision. Elle était Zanetta, elle était Dona Maria, elle était la Poésie incarnée et vivante — je ne me souviens pas qu'à aucun rendez-vous d'amour mon cœur ait battu plus fort, plus saintement, que devant cette porte basse, sous cette voûte noire, sur ce maussade trottoir !

Je revenais bien lasse, j'avais peur souvent... mais je marchais sur le drap d'or des rêves, et mon chemin était tout peuplé de chimères !

Je finissais de dire ces choses puériles et sincères, délicieuses à me rémemorer, quand, en réponse, une voix s'éleva.

Elle disait ;

— Et moi donc !... Pendant des années vous entendez bien, des années ! il n'est pas de soir où je n'aie "couché" soit Got, soit Mounet-Sully, soit Coquelin. Et dans le jour, je m'échappais encore de chez Firmin-Didot, rue Dauphine, où j'étais petit commis aux écritures, pour les voir entrer aux répétitions. On finit par me renvoyer de chez l'éditeur, bien entendu ; et je ne l'avais pas volé. Mais cela m'était si égal... J'étais figurant aux Français ! Figurant, oui, parfaitement : figurant ! J'avais trouvé ça pour "les"

voir de plus près ; vivre dans le même air ; apprendre mes classiques ; pénétrer la tradition, étudier, observer... Quand je pense qu'on me traite de révolutionnaire, parce que je cherche la formule qui marquera l'évolution, parce que je suis en peine de l'orientation nouvelle, quand, au fond, il faut bien le dire, je suis un respectueux envers les gens et le passé ; un régulier "honteux", mais tout de même un régulier quant aux grandes lignes du métier !

On écoutait, le coude sur la table, le menton dans la main, sans souffler mot, de peur d'interrompre. Et lui reprit, lointainement, pour lui-même, mezza-voce :

— C'étaient mes bons dieux, mes fétiches ! J'avais fini, à distance, par connaître toutes leurs manies, toutes leurs passions, tous leurs secrets ! Comme par timidité, en même temps, je me tenais très à l'écart, ils ne purent jamais me reconnaître. Certains me prirent, évidemment, pour un agent ; d'autres pour un jaloux ; d'autres, inquiets et hâtant le pas, durent me supposer un malfaiteur. Quand ils avaient dit paru, je demeurais encore en contemplation, béatement, extatiquement, devant la porte qu'ils avaient franchie, le seuil de "leur" domicile ! Puis je regagnais ma soupente en me répétant "leur" rôle ! Je finis par tout négliger pour mieux me consacrer à la "Maison"... J'ai vécu parfois des semaines, rien que de mes appointements de figurant ! Seulement Mounet-Sully s'était appuyé, en scène, sur mon épaule (ce dont j'avais failli m'évanouir !) ; et, le soir des débuts de Dudley, Got me prenant pour un acteur, un vrai, dans l'obscurité des coulisses (j'avais une tunique et un casque) m'avait dit, par mégarde, l'œil fixé sur le défaut du décor : "Ce n'est pas mal, ce qu'elle fait, pas mal du tout !" C'était le bonheur !

Un rire courut, vite étouffé par la crainte d'arrêter les confidences, de changer le cours des pensées qui se déroulaient là, toutes vibrantes. Aussi il continua :

— Mais "ils" me paraissaient de si grands messieurs, des personnages tellement considérables que je n'osais même tenter de me rapprocher. J'avais écrit à Coquelin, à Mounet (on a

du courage, la plume en main)... Ils me répondirent de venir ; j'allai jusqu'à l'angle de leur rue, pas plus loin, et me sauvai, pris d'un trac fou ! Un seul, parce que secondaire, bonhomme, et de mon quartier, ne m'intimida point : le père Barré, qui vient de mourir. Comme on logeait sur la rive gauche, du même côté, je l'accompagnai, un soir : puis, ce devint une habitude. Sur le pont des Arts, en été, on faisait halte ; il s'asseyait et me faisait répéter le " Légataire ".

— Vous l'avez revu, depuis ?

— Jamais. Et je l'ai regretté. Il est mort sans savoir que j'étais ce petit figurant-là... ce figurant obsédé, des années, sans pouvoir y parvenir, de la hantise de se faufiler dans le foyer des artistes... que Got me fit visiter en détail, voici deux ans.

— Et après ?

— Oh ! après, c'est connu ! Le Guay ; les répétitions chez cette brave Barny, qui pourrait revendre du dévouement aux caniches ; les débuts dans un passage de Montmartre, noir et enfumé : le Théâtre Libre, enfin !

— Oui : le Théâtre Antoine...

Car c'est lui, Antoine qui, ce soir, dans la tiède ambiance de nos amitiés, vient de ressusciter ses toutes premières impressions scéniques.

Tantôt a paru à l' " Officiel ", la promotion des nouveaux légionnaires... Plusieurs d'entre nous sont attristés ; lui pas.

Des camarades suivant le mouvement de l'opinion publique, sentant combien la mesure était attendue et paraîtrait juste, avaient pris l'initiative de s'entremettre pour qu'il eût la croix. Son labeur géant, sa valeur personnelle, son admirable talent, ses qualités administratives et directoriales, la somme industrielle de son effort, semblaient devoir mériter une distinction qui s'accorde si aisément à des médiocres avérés.

Il paraît que non.

Antoine prend cela comme il prend toutes choses le concernant personnellement ; de haut. Il ne s'agit ni de l'Art, ni des intérêts de ses actionnaires, c'est l'essentiel. Il serait autrement ému, s'il apprenait qu'une belle pièce, à thèse originale, à teudances hardies, fut portée ailleurs.

On voulait le décorer, soit ! On ne veut plus le décorer, tant pis !

Lui il a son livre d'or : le dossier que lui ont constitué les auteurs joués chez lui depuis quinze ans ; le vœu émis par tout ce qui compte de glorieux dans la littérature dramatique française ; l'archive composée d'innombrables lettres signées de noms qui n'ont pas l'habitude du refus — et ne le pardonnent guère !

Des inimitiés personnelles, paraît-il, seraient en jeu...

On savait que la légion d'honneur avait été brocautée et maquignonnée comme ferraille au poids du porc à l'encan : mais on avait pu, jusqu'ici, ignorer que son obtention dépendît tout à fait du désarmement des rancunes individuelles ou de la défaite d'une camarilla.

C'est un peu triste. Et même ceux que les distinctions honorifiques laissent froids ; qui considèrent qu'elles n'ajoutent rien au degré de qualités du sujet, s'étonnent et s'indignent de l'ostracisme.

Que faut-il donc faire pour la mériter, cette croix si facilement octroyée à des imbéciles ou à des pleutres, si celui-là n'en est pas reconnu digne ?

De rien, de sa pauvre volonté obscure, sans sou ni maille, il a édifié le monument dramatique dont la postérité (qui n'est pas fonctionnaire) s'enthousiasmera. Non seulement il a interprété, avec une science de naturel incomparable, des types par lui devenus légendaires, mais encore il a été le découvreur, la " couveuse " d'un tas de talents inconnus — sans lui méconnus !

Son action profonde, têtue, inlassable, sa patience de Linousin qui maçonne, a changé tout le vieux système de la diction, du décor, du jeu de scène ! Il a modifié (infime détail) jusqu'aux rapports du public avec le personnel, par la disparition du contrôle : il a créé, de toutes pièces, le Conservatoire où se forment des artistes qu'en suite se dispute les autres théâtres, le Répertoire où la province, l'étranger viennent puiser matière à succès.

S'il faut parler d'argent — hélas, il en faut parler toujours ! — il a, malgré des vicissitudes

de toutes sortes, à travers les embarras où tout entre que lui aurait laissé peau, chair et os, conquis un million à ceux qui avaient eu confiance en lui.

S'il l'avait gagné à son compte, et dans les caïns, " fils de ses œuvres " il y a belle lurette qu'il serait décoré !

Alors ?

On y viendra, la chose est sûre ; nos visiteurs seraient trop surpris que ne fût pas récompensé, selon les rites, celui qui mena chez eux, et l'y fit applaudir, notre génie national.

Tandis qu'il parlait, nous pensions cela. A la table voisine, un gros monsieur lutinait une donzelle et faisait d'ineptes calembours.

Il était décoré, celui-là !

SÉVERINE

CHRONIQUE

La nouvelle la plus importante de la semaine politique est la nomination de M. F.-X. Mathieu, avocat, de Ste Scholastique, au poste de conseiller législatif.

Cette nomination me fait plaisir à plus d'un titre. En premier lieu l'hon. M. Mathieu m'a toujours fait l'honneur de m'appeler son ami. Deuxièmement, il n'a jamais sollicité cette place et il n'a jamais intrigué pour l'obtenir. Troisièmement, les services qu'il a rendus au parti libéral dans le passé le désignaient tout naturellement. Quatrièmement, c'est un *stalwart*, un vieux rouge dont les titres ne sont pas contestables.

Je ne suis pas prêt à dire que c'est pour ces raisons que le Vieux Lion a consenti à faire cette nomination, mais je crois qu'il a fini par s'apercevoir qu'on le minait par en-dessous en certains quartiers, et il a sorti ses vieux crocs.

Il est aussi fort probable qu'il n'y avait plus personne à caser dans la famille heureuse, et que cela a influé sur sa décision.

Dans tous les cas, je me réjouis de voir l'accroc des jupons qui n'ont pas réussi à faire nommer leur homme.

J'ajouterai que ce n'est pas M. Mathieu que je félicite, car il méritait mieux que ça, mais bien le gouvernement qui ne mérite rien du tout.

* * *

Il n'y a pas de petites économies.

Dans un discours prononcé récemment par M. l'échevin Laporte, ce dernier a dit aux bonnes sœurs, qui ne paient que 15 cents par 1000 gallons d'eau, qu'il espérait pouvoir réduire ce tarif à 9 cents.

A mon avis, M. Laporte n'a eu qu'un tort, c'est de ne pas leur avoir promis l'eau pour rien.

Si c'eût été moi, je leur aurais dit : La Corporation va vous donner un bonus, et vous remerciera ensuite d'avoir accepté.

Et pendant ce temps, les pauvres veuves qui doivent \$5 ou \$7 d'eau sont sujettes aux ennuis que leur cause leur pauvreté.

Le tourne-clefs de la municipalité vient chez elle, lui accorde cinq minutes de grâce pour remplir un seau ou deux, et après un certain délai, qui n'est jamais trop long, les officiers de la Corporation, sans aucune forme de procès, vendent ses guénilles en lui disant :

"—Vas donc, misérable, tu n'as pas le droit d'être trop pauvre pour payer ton eau !"

C'est peut-être de la justice, mais pour moi, elle paraît louche.

* * *

Extrait d'un sermon prononcé dernièrement dans une église de Montréal :

" Mes frères, c'est bien joli de faire une répartition pour construire un temple digne du Seigneur, seulement, je vous prévient qu'il ne s'agit pas simplement de construire les quatre murs, il faut encore des décorations, des vitraux peints en Italie, des sculptures et tout le tremblement. Il est impossible de faire une nouvelle répartition pour payer ces frais, et il nous faut trouver un moyen de les couvrir. Je suis bon financier, comme je l'ai prouvé en maintes occasions, et encore une fois, je vais vous sauver malgré vous. J'ai trouvé le moyen de faire face à toutes ces dépenses, et vous allez voir comme il est simple. J'ai décidé de tarifer les messes du dimanche. Ainsi, aux messes de sept heures, ce sera le prix ordinaire, deux sous. Mais j'ai été floué fréquemment par des gens sans vergogne qui refusaient sans payer et refusaient ensuite de s'exécuter ; les bedeaux feront la collecte à la porte, comme au théâtre. De huit heures à dix heures,

le prix d'entrée sera de cinq sous, payables à l'intérieur. Pour la grande messe, dix sous. Il y a aussi une messe à onze heures pour les gros bonnets, les gens fashionables qui n'ont pas les moyens de se lever de bonne heure. J'avais l'intention de mettre cette messe spéciale à vingt-cinq cents, mais j'attendrai jusqu'à Pâques pour promulguer ce décret. Que Dieu vous ait en sa sainte garde et vous conserve longtemps. En attendant, j'ai un autre conseil à vous donner : Faites beaucoup d'enfants pour augmenter le nombre de mes tributaires. C'est la grâce que je vous souhaite."

* * *

Mon directeur, qui a été très occupé depuis quelques jours, m'a fait des reproches amers parce que je n'ai pas livré assez de copie cette semaine. Je plaide coupable, et j'espère qu'il ne m'en tiendra pas rancune, car je lui ai promis de doubler la dose à l'avenir.

RIGOLO.

LA BONNE ADRESSE.

Pour guérir vite les affections de la gorge et des poumons, il n'y a que le BAUME RHUMAL.

13

POUPEE JAPONNAISE

Il y a de fantasques génies dans les coutes allemands, des créatures de soudaines merveilles et de prodiges, dont les subalternes, fées ou magiciens, et les familiers truchements entre les hommes et les âmes, disent : " Il faut s'attendre à tout de cet esprit-là. " Félicien Champsaur est de cette race supérieure.

Le penseur, le profond psychologue est allié, chez ce romancier-poète, à l'une des brillantes imaginations de notre temps, l'une des plus riches. N'avez-vous pas tout lu ces romans, de si personnelle saveur, et chacun différent l'un de l'autre : " Dinah Samuel ", — puis l'étonnante et dramatique trilogie, si puissante : " le Mandarin ", — ce poème lyrique, où toute la passion se mêle aux pailloux des jupes et des yeux, où chantent des baisers et des pensées, des sensations exquises : " l'Amant des danseuses " ?

Voici encore, comme les reposoirs de cette procession qui figure assez bien la vie d'un grand artiste. " Regina Sandri ", " la Glaueuse ", " Pierrot et sa Conscience ". Un nid détruit où palpitent, telles des ailes d'oiseau blessé toutes les tendresses. Puis Champsaur fit épauouir ce lys délicat et pervers : " Sa Fleur ". Enfin, dans ce livre suprêmement artiste, " la Faute des Roses ", vibre tout l'amour, résonnent toutes les cordes, graves ou futiles, de ces harpes sensives que sont les jeunes âmes, en de jeunes et beaux corps — orgues humaines où soufflent en tempête les passions, aggravées par cette pédale, la jalousie.

" Poupée Japonaise ", parmi les fleurs, au milieu des décors splendidement voluptueux du Japon d'autrefois, nous emporte à travers des décors féeriques et réelles, nous montre la vie nipponne, friponne, intime et officielle, nous initie aux mille détails des coutumes, des mœurs amoureuses surtout, — du pays du Soleil Levant.

Félicien Champsaur ne craint pas les détails ; mais les plus vulgaires prennent, sous sa plume, le charme des gestes usuels de femmes que l'on aurait aimées. Ce que je veux louer surtout, c'est la consciencieuse étude des milieux sociaux dans de l'exotisme exact ; chaque personnage semble évadé d'une image d'Outamaro, de Hokousai, ou de Kiyonaga ; les petites mousmés nipponnes ont, chacune, à cause de la situation de leur amant, l'influence de minuscules Cléopâtres — car " les hommes sont partout les mêmes — dit Félicien Champsaur — et la Femme règne sur toute la terre ".

Sameyama, " Poupée Japonaise ", a une aînée, dont on se souvient. Elle lui ressemble par ce que peuvent avoir de commun, dans les mêmes contrées, deux femmes de destinées différentes. La jolie et futile M^{me} Chrysanthème, plus moderne que la Sameyama, de Champsaur, est sa sœur cadette, mais elles sont autant différentes que peuvent l'être les deux pères : le prestigieux académicien Pierre Loti et le prestigieux poète — peintre et philosophe — Félicien Champsaur.

Loti, resté sans cesse Européen, a regardé le Japon ; Champsaur, — Japonais, le temps qu'il

a fallu à son rêve, — a pénétré tous les secrets de l'âme nipponne, dans les décors devenus familiers, vus, en vérité, que ce soit avec les yeux du corps ou les autres, les yeux cinématographiques de l'artiste, des regards intellectuels et recueillis, si l'on peut dire, d'un imaginateur qui sait voir et créer avec les estampes des maîtres de Yeddo qu'il admire et qu'il a égales. "Poupée Japonaise", c'est le Nippon même.

Sameyama, la mignarde fille d'un négociant, Samuni san, entre au Yoshiwara, c'est-à-dire devient une courtisane, pour rétablir la fortune familiale compromise par un naufrage et la faillite d'un banquier de Londres. Son fiancé, Genso, est le seul qui trouve à s'en plaindre ; le pauvre garçon a été gâté par la fréquentation des étrangers ; il a l'esprit subversif, abîmé par les voyages et le contact des hommes d'Europe. Or, Sameyama, charmeresse, mène, au Yoshiwara — qui est le quartier des Maisons Vertes où vivent les femmes d'amour, — une existence oisive et luxueuse, va manger des friandises bizarres dans les maisons de thé, conte d'exquises légendes passionnées et joue du shamysen, la guitare japonaise, en chantant ses chagrins et ses joies. Elle danse. On l'aime et elle n'aime pas, s'attriste de ne pas aimer. Les petites poupées, ses amis l'appellent : "la guécha", parce qu'elle a tous les talents de ces officielles amuseuses, élèves du Conservatoire de Yeddo et l'une des gloires du Nippon.

Ah ! les jolies paysages de rêve, et les Paradis extrême-orientaux, où des lanternes multicolores illuminent les façades parmi les fleurs, les Maisons Vertes, aux éventaires grillagés, derrière lesquels sont offertes aux baisers des passants riches, les idoles vivantes que sont les petites courtisanes, poupées japonaises à vendre.

Puis vient l'idylle, après les étreintes subies d'un daimio, barbon à deux sabres, Godoshi san, amoureux d'une étoile d'amour. Un marin de France, Paul de Livry, aime Sameyama, en fait l'épouse d'une saison de sa vie, installe leur bonheur à la villa des Cerisiers, parmi les fleurs, des oiseaux, aux chants desquels les baisers mêlent la chanson de deux pays.

Le "Journal", on s'en souvient, a publié ces

premières aventures ; le livre, donne la suite et l'histoire complète de Sameyama, courtisane et impératrice. En deux cents pages inédites, Champsaur raconte la montée pimpante, émouvante, dramatique, passionnée et passionnante de son héroïne.

Femme du ministre Godoshi, perverse, cruelle, Messaline orientale, spectatrice du supplice extraordinaire de Genso, au milieu d'incroyables beautés de nature, Sameyama gravit les degrés du trône impérial par la force de sa beauté mièvre, par l'attrait de ses lèvres d'or et de sang. Et Paul de Livry revient pour un suprême baiser, dans cette apothéose où l'amour précède la mort, à une date, 1868, commencement du Japon moderne.

Les étapes de cette stupéfiante ascension de la petite courtisane, Sameyama, "fleurie à Yeddo, à la fin du monde japonais ancien et à l'orée de sa civilisation moderne, à un carrefour d'histoire", servant à peindre, dans une étude approfondie d'un artiste, joaillier impeccable, évocateur de merveilles vécues, l'Orient, hier, vierge, les splendeurs d'un pays déchu dès que les profanes violèrent son sol, troublèrent son ordonnance séculaire.

Déjà, des articles de MM. Philippe Marie Kryszynska, de la Vaudère, de MM. Grandchamp, Georges Bréver, Pierre de Lapommeraye, en France, de M. Bernhard Jolles, en Allemagne, de Lucio d'Ambra, en Italie ont fait l'éloge de la nouvelle œuvre de Félicien Champsaur, et ont salué sa maîtresse d'art infiniment variée et pittoresque. Avoir lu ce roman, "Poupée Japonaise", c'est connaître le Japon, y avoir vécu dans toutes les intimités, et, à la fin, dans la grandeur d'une épopée : c'est aussi d'être divertit, comme un peu grisé de couleurs, de parfums, de femmes et de tout, pendant plus de quatre cents pages. Champsaur instruit, et fait penser, en souriant et en amusant. Voilà trois ans, j'ai témoigné mon admiration à ce magicien es-lettres en lui dédiant mon livre : "l'Espagne picaresque". Je suis heureux de la témoigner, à nouveau, publiquement, dans cet article.

Oui, toutes les classes d'hommes et de femmes du Japon d'autrefois, défilent, agissent, vivent

dans cette œuvre, où Félicien Champsaur montre, mieux que jamais, son talent souple et magnifique d'écrivain, et la profonde observation des types et des passions. Philosophe sceptique qui croit à la Beauté pure, son unique divinité, Champsaur a l'âme d'un poète antique. Aux jardins des moussés, festonnés de lanternes aux formes chimériques, parmi les fleurs, Félicien Champsaur exalte, — en style toujours impeccable, d'une grâce, d'une fraîcheur de printemps, dont il a la force et la sève, — des joies, sans remords d'amour païennes et dénombre luxueusement et luxurieusement — sans jamais se départir d'une originelle aristocratie d'âme et d'écriture — des baisers innombrables. Et ces caresses innocentes, perverses et ingénues, se mêlent à la façon de palombes parmi des fleurs jumelles qui se baisent aussi, dans un avril d'Orient.

EDOUARD DIAZ.

Hull célébrera cette année le centenaire de sa fondation. Les éditeurs LAFERRIÈRE & PAGÉ publieront à cette occasion, un numéro spécial du SPECTATEUR, intitulé LE CENTENAIRE DE HULL. Ce sera l'histoire complète de cette ville industrielle, berceau du commerce du bois dans le district le plus productif en Canada. Ce sera une description vivace de la vie aventureuse des pionniers de la Grand'Rivière, un panorama complet des splendeurs des plus pittoresques régions du pays. Ce sera surtout une étude fidèle du grand combat qui s'est engagé vers l'an 1800, au pied de la Chaudière, entre Philemon Wright et la nature inculte, combat qui a gardé de son intérêt jusqu'au jour où Hull, toujours triomphant, dut enfin céder le pas à Bytown, désormais Ottawa.

LAFERRIÈRE & PAGÉ, n'épargneront ni le temps ni l'argent, pour donner au public un volume remarquable. La partie illustrée comprendra des vues nombreuses de tout ce qui peut servir à l'histoire politique, religieuse, commerciale et sociale de Hull. La partie littéraire comprendra une foule d'articles, la plupart payés, écrits par des spécialistes.

LE CENTENAIRE DE HULL paraîtra, dans les deux langues, vers le mois de juin.

LE PERE LUSTUCRU

Tous les soirs, depuis quatre jours, avant de prendre son tramway suburbain, notre ami Adalbert Gomphe s'attardait une dizaine de minutes, sous prétexte d'attendre le départ de la voiture, mais, en réalité, afin d'observer, sans en avoir l'air, la vieille marchande de joujoux, dont la petite boutique avoisinait le bureau des omnibus.

Ni la petite boutique, cependant, ni la vieille marchande de joujoux elle-même, se semblaient dignes d'un intérêt quelconque. La petite boutique était pareille à toutes les petites boutiques de ce genre. La vieille marchande de joujoux était pareille à toutes les vieilles marchandes de joujoux qui tiennent de ces petites boutiques-là. Aucun trait original ne signalait l'une ou l'autre à l'attention.

Et voilà en effet, des années et des années que notre ami Adalbert Gomphe, avant de prendre tous les soirs son tramway suburbain, passait devant la petite boutique et la vieille marchande, sans avoir jamais rien observé, lui, le si sagace, si ingénieux, si subtile, si soudainement imaginaire observateur !

Oui, en vérité, des années et des années, jusqu'au mardi de la semaine dernière, jour depuis lequel il s'était dit :

— Eh ! eh ! prenons garde ! Il doit y avoir là un mystère, un étrange roman, toute une vie à reconstituer.

Ce jour-là, il avait entendu la vieille marchande répondre à une acheteuse :

— Non, madam, pas ce père Lustucru ! Il est détraqué.

Et la vieille marchande avait jalousement repris à l'acheteuse un de ces boushommes barbus qui jaillissent d'une boîte carrée, quand on déclanche le couvercle.

Or, que ce père Lustucru fût détraqué, c'était un pur mensonge. Car, à peine l'acheteuse eut-elle disparu, en emportant un autre joujou, que la vieille marchande renfonça le père Lustucru dans sa boîte, poussa le petit crochet qui la ferme, puis déclancha le couvercle et fit glorieusement jaillir le boushomme barbu. Elle recom-

mença même à plusieurs reprises, comme pour bien s'affirmer qu'elle avait menti tout à l'heure en affirmant que le père Lustucru était détraqué,

Qu'elle était la cause de ce mensonge ? Et pourquoi la vieille marchande avait elle repris si *jalousement* à l'acheteuse le bonhomme barbu ? C'est ce qu'Adalbert Gomphe se demanda en montant dans son tramway suburbain ce mardi-là, et c'est à quoi il réfléchit tout le long du trajet, mais sans y trouver de solution satisfaisante.

Le lendemain, le surlendemain et le vendredi, très patiemment, pendant les dix minutes précédant le départ de la voiture, il observa la vieille marchande de son fumeux regard scrutateur comme une sonde.

Aucun fait nouveau ne fut révélé à sa scrupuleuse observation. Deux personnes encore voulurent acheter le père Lustucru. A ces deux personnes, la vieille marchande répondit encore :

— Il est détraqué.

Cela se passa le mercredi et le jeudi. Comme la première fois, après la disparition des gens, la vieille marchande fit jouer le ressort de la boîte et jaillir le bonhomme barbu.

Elle semblait prendre un grand plaisir à ce qu'il ne fût pas détraqué. Elle l'admirait avec des yeux très tendres. Voilà tout ce qu'Adalbert Gomphe put récolter d'observations.

Un autre que lui n'en eût pas tiré grand'chose. Mais lui, dès le vendredi, en étudiant à fond la physionomie de la vieille marchande, il en avait inféré toutes sortes de belles histoires.

Ce vendredi-là, il était arrivé au bureau d'omnibus un quart-d'heure en avance, pour avoir bien le temps de lire tout à son aise la physionomie de la vieille marchande.

C'était une physionomie très insignifiante, au premier abord. La face, maigre et ridée, encadrée dans un bonnet de linge plutôt sale, avait un air souffreteux, il est vrai, mais terne. Le front haut, sous des bandeaux de cheveux gris, dénotait une intelligence médiocre. Entre le nez et le menton, qui faisaient un peu casse-noisettes, la bouche ne dénotait rien du tout, sinon qu'elle devait être édentée. Les yeux, qu'Adal-

bert Gomphe avait trouvés très tendres quand la vieille marchande admirait le bonhomme barbu, n'exprimaient guère, le reste du temps, qu'une placide niaiserie.

— Il n'y a pas à s'y tromper, pensa le subtil observateur, cette pauvre femme a été une grande amoureuse.

Un doute subsistait dans l'esprit d'Adalbert Gomphe :

— A-t-elle été grande amoureuse sensuellement ou bien maternellement ? Toute la question est là.

En effet, dans l'admiration tendre pour le bonhomme barbu, on pouvait voir le regret du mâle adoré, mais on y pouvait subodorer aussi le souvenir d'un enfant perdu, lequel aurait eu pour joujou favori précisément un père Lustucru, peut-être celui-là même.

L'air souffreteux de la vieille marchande, évidemment, lui venait d'une incurable tristesse. Que cette mélancolie se fût, à la longue, changée en une démence douce, c'est de quoi la certitude s'imposait à la logique déductive d'Adalbert Gomphe, logique déductive corroborée par ces témoignages indiscutables d'une sévère induction : la niaiserie habituelle du regard et la hauteur morne du front, indices de folie.

Et tout le roman de l'infortunée se reconstruisait ainsi pour le sagace, si ingénieux, si subtil, si soudainement imaginaire observateur Adalbert Gomphe ! Les deux hypothèses, d'où était né son doute suprême, se fondaient même en une seule, et à leur choc s'allumait l'étincelle de la vérité ! La vieille marchande avait été une grande amoureuse, à la fois sensuellement et maternellement ! Le bonhomme barbu, était pour elle, le symbole du mâle adoré, et, tout ensemble, la relique de l'enfant perdu ! Et c'est en songeant aux deux, dans un désespoir inconsolable, mais résigné cependant, que la malheureuse femme disait du père Lustucru :

— Il est détraqué.

Absolument sûr de ne se tromper jamais, désireux néanmoins d'ajouter à son triomphe psychologique l'épreuve d'un contrôle flatteur pour son amour-propre, Adalbert Gomphe s'approcha,

le samedi, de la petite boutique, et dit simplement à la vieille marchande :

— Vous pensez toujours au pauvre petit, n'est-ce pas ?

— Quel petit ? répondit-elle.

— Votre enfant perdu, fit-il avec condoléance.

— Je n'ai jamais eu d'enfant, répliqua-elle presque indignée.

— Alors, reprit-il, c'est à lui que vous pensez, à l'homme que votre cœur et vos sens...

— Ah ! ça, interrompit la vieille marchande, est-ce que vous êtes saoul ? Vous n'avez pas fini de vous payez ma tête, espèce de fourneau ? Regardez donc mon enseigne, vous ferez mieux.

Adalbert Gomphe leva les yeux et vit, au fronton de la petite boutique : *Mademoiselle Durand*. Il n'y avait jamais pris garde.

Furieux, mais ne s'avouant pas vaincu, il s'écria :

— Vous mentez ! On ne trompe pas Adalbert Gomphe. J'ai découvert qui vous êtes. Je connais tout votre vie. Je vais vous dire pourquoi vous dites que le père Lustucru est détraqué.

Mais la vieille marchande criait plus fort que lui :

— Va donc ! C'est toi qui l'es, détraqué ! C'est toi qui l'es, le père Lustucru !

Des gamins s'étaient attroupés et piaillaient en dansant :

— Père Lustucru ! Père Lustucru !

Le tramway partait. Adalbert Gomphe y monta. Et il n'a jamais su, ni moi non plus, pourquoi la vieille marchande disait que son père Lustucru était détraqué.

JEAN RICHPIN.

AUX SOURDS — UNE DAME RICHE, QUI A été guérie de sa surdité et de bourdonnements d'oreille par les Tympan artificiels de l'INSTITUT NICHOLSON, a remis à cet institut la somme de 25,000 frs. afin que toutes les personnes sourdes qui n'ont pas les moyens de se procurer les Tympan puissent les avoir gratuitement. S'adresser à l'INSTITUT NICHOLSON, 780, EIGHTH AVENUE, NEW-YORK.

LA VIE DROLE

LE MAUVAIS DICTON

Dans l'obscur labyrinthe du devoir, notre homme marche, marche sans hésitation, guidé par le fil d'Ariane du Diction, éclairé par la lanterne du Proverbe, appuyé sur le bâton de l'Aprophétisme.

Jamais je n'ai connu, dans son genre, un plus drôle de bonhomme que ce bonhomme-là.

Sa tête est le complet musée de tout ce qui, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, se formula sous forme de maximes, d'anas, de guomes, de préceptes, de proverbes, d'adages, d'épiphonèmes, de dictons, de toutes ces sentences, en un mot " en lesquelles s'est, lentement, cristallisée la sagesse des races ".

(Je mets cette dernière phrase entre guillemets, non pas que ce soit une citation, mais parce qu'en la relisant, je la trouve véritablement fort belle et noble.)

Pas un mot qu'il ne prononçât, pas un geste qu'il n'accomplît, sans qu'il fut dicté, ce mot, décidé, ce geste, par quelque parémie.

De telles gens sont heureux qui ne connaissent point les affres du doute, les angoisses de l'incertitude, les inconvénients du manque d'initiative.

Pourtant, n'exagérons rien, mon bonhomme rencontra dans la vie, pas mal de mécomptes que lui valut sa parémiomanie.

Une entre autres, que je vais me permettre de vous conter afin d'affaiblir en vos esprits le prestige dont pourraient se décorer adages et dictons.

Notre homme est le principal employé d'une grande maison parisienne dont le patron eut récemment l'idée de remplacer le banal chasseur placé à l'entrée des magasins, par un superbe Cosaque.

— Cette mesure, supputait le commerçant, flattera fort nos amis de la clientèle russe.

Et, s'adressant à son proverbial commis :

— Monsieur Adolphe, ajouta-t-il mettez tout en œuvre pour m'obtenir ce Cosaque au plus tôt.

... Je ne sais pas si vous l'avez remarqué,

mais, en temps ordinaire, le cosaque est un produit plutôt rare sur la place de Paris.

Des jours se passèrent et des jours, sans qu'on fût parvenu à se procurer le fameux Cosaque.

Le patron de la grande maison parisienne commençait à s'impatienter.

M. Adolphe, lui, conservait l'impassibilité la plus olympienne.

— Si on ne trouve pas de Cosaque, soyez tranquille, j'ai un truc...

Et son truc pour ne pas vous faire languir, voici en quoi il consista :

Un jour, au café, il s'approcha d'un monsieur qu'il avait reconnu, à son accent moscovite, pour être russe.

— Pardon, monsieur, vous êtes bien russe n'est-ce pas ? s'assura-t-il.

— Oui, monsieur.

— Ah ! parfaitement.

Et il se mit à gratter le Russe.

Ce dernier croyait avoir affaire à un fou, mais l'autre s'expliquait.

— Ne vous étonnez pas, monsieur, de mon manège. J'ai absolument besoin d'un Cosaque, et en vertu du vieux dicton : "Grattez le Russe, vous trouverez le Cosaque"...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase.

— Oui, s'écriait l'homme du nord, je comprends mais vous grattez trop !

En même temps il lui décochait une gifle parfaitement capable de déraciner un châtaignier plusieurs fois centenaire.

— Et trop gratter cuit, compléta M. Adolphe, en se frottant la joue.

ALPHONSE ALLAIS

LA FILIERE.

Un petit rhume, puis un gros puis toutes sortes de misères. LE BAUME RHUMAL coupe court à tout cela. 12

En faisant usage de la DERMATINE, la seule préparation au monde qui guérisse le masque et toutes les décolorations de la peau. 50c et \$1 la bouteille. 2

Voyez l'annonce de la DERMATINE sur la dernière page.

TRADUCTION ET REDACTION

Souvent le monde commercial, industriel ou financier désire confier la rédaction de ses circulaires, brochures ou annonces à des experts ; mais on ne réussit pas à les trouver, à moins que, comme cela arrive trop souvent, sa confiance ne soit accordée à des gens qui n'ont ni la science ni l'expérience. Il ne suffit pas de faire beaucoup de publicité : il faut encore et surtout qu'elle soit à point. Si la forme ne vient pas à l'appui du fond, le but visé n'est pas atteint, la pensée de l'intéressé est mal exprimée, peut être même n'est elle pas du tout comprise par ceux dont on recherche la clientèle.

On nous a très souvent demandé d'organiser ici, sous les auspices du REVEIL, un service de rédaction générale et de traduction d'anglais en français, ou *vice versa*. C'est pour satisfaire à cette demande que nous venons annoncer que dorénavant des experts se chargeront non seulement de travaux commerciaux, mais littéraires et techniques.

Notre tarif n'aura rien d'exorbitant, nous apporterons dans l'exécution des commandes un soin méticuleux et toute la célérité possible.

On pourra s'adresser à la direction du REVEIL, au No 157 rue Sauguet, ou par lettre au bureau de poste, Boite 2184, Montréal

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$4 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.

MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.

Demandez un numéro échantillon du REVEIL qui vous sera envoyé gratuitement pendant quatre semaines à toute adresse qui sera fournie au Canada ou aux Etats-Unis.

LA DERMATINE

Guérison du masque et des taches de Rousseur garantie par l'usage de cette élégante eau de toilette. 50c et \$1 la bouteille.

POUR VOUS, MESDAMES !

Le secret de ce pouvoir étrange que la femme possède sur l'homme, ce pouvoir dont nul ne peut se soustraire, réside surtout dans la beauté des traits et de la peau. Aussi, une femme qui veut conserver tout son empire doit-elle faire tout en son pouvoir pour bien garder ces deux biens inestimables. Dans ce pays, malheureusement, les maladies et les décolorations de la peau sont nombreuses et variées, et jusqu'à ce jour, nul remède efficace n'avait encore été trouvé pour leur traitement.

Aujourd'hui la science vous dote d'une préparation que vous pouvez réellement qualifier du nom de sauveur, et elle justifiera ce titre. C'est la Dermatine, qui vous rendra la peau plus belle que celle du plus rose bébé de vos rêves.

L'application en est facile, elle ne laisse aucune trace pendant que vous vous en servez et la guérison est prompte et assurée.

Quoi de plus désagréable pour une jeune et jolie femme de se voir défigurée par ces plaques d'un jaune intense, qui lui rendent la vie douloureuse. Avant la découverte de ce merveilleux procédé, les femmes étaient bien obligées de subir leur triste sort et de se résigner; mais à présent il n'y a plus de raison de se désoler, puisqu'elles ont à leur portée un remède unique.

Les taches de rousseur disparaissent comme par enchantement devant ce conquérant qui ne s'arrête jamais avant d'avoir remporté une victoire complète.

Les comédons (taches noires) s'enfuient et ne reparissent plus après avoir subi l'action de la Dermatine.

Enfin toutes les décolorations de la peau sont guéries en très peu de temps et l'expérience vaut la peine d'être tentée.

Conservez votre beauté, mesdames, c'est un des biens les plus précieux que vous possédez.

Rendez service à vos amies qui sont dans le même cas en leur signalant la venue de ce messie.

Elles vous remercieront d'avoir été la cause indirecte de leur bonheur.

Voyez l'annonce de la Dermatine.

LA DERMATINE

POUR LA GUÉRISON DU

Masque,
des Taches de Rousseur,
des Comédons et
de toutes les décolorations
de la Peau.

GUÉRISON GARANTIE

Toutes les femmes affectées par le Masque les taches de Rousseur, les Comédons et toutes les Décolorations de la Peau, viennent de trouver

Un Sauveur !

C'est la

Dermatine

Une préparation qui enlève en quelques jours toutes les taches de la Peau, quelles qu'elles soient.

Prix: 50c. et \$1.00 la Bouteille.

S'adresser

Tiroir Postal 2184,

MONTREAL, CANADA